

Quand les femmes écrivent, dessinent, racontent le goulag

Quelle transmission du quotidien dans les camps de travail staliniens pour (sur)vivre ?

ELENA PAVEL

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON SORBONNE, SIRICE

Résumé

Des années 1920 à la mort de Staline en 1953, près de vingt millions de Soviétiques, hommes et femmes, sont condamnés aux camps de rééducation par le travail. Après la prison, et un voyage souvent éprouvant, les détenue.s se retrouvent interné.e.s dans un univers coercitif, où ils doivent apprendre à survivre. Mais vit-on de la même façon la contrainte, la captivité quand on est un homme ou une femme ?

Concernant les femmes, dans quelle mesure l'acquisition des codes du camp les prémunit-elle des dangers les menaçant spécifiquement ? Et comment ces détenues, à leur tour, transmettent-elles cette expérience de détention ?

Mots-clés : Goulag – URSS – Femmes – Témoignage – Transmission.

Abstract

The Circulation of Stalinist Gulag Culture

Acquiring and Transmitting the Codes of the Stalinist Correctional Labour Camps in Order to (Over)Live ?

From the 1920s until Stalin's death in 1953, nearly twenty million Soviet men and women were sentenced to correctional work camp. After imprisonment and an often harrowing journey, the prisoners found themselves interned in a coercive world where they had to learn to survive. But do men and women experience constraint and captivity in the same way?

In the case of women, to what extent does the acquisition of camp codes protect them from the dangers that specifically threaten them? And how do these women, in turn, pass on their experience of detention?

Keywords: Gulag – USSR – Women – Testimony – Transmission.

« Il faut avoir la tête sur les épaules. Kolyma repose sur trois colonnes : l'injure, le piston, la combine. Choisissez celle que vous préférez¹. ». Lorsqu'un brigadier révèle le fonctionnement des camps de travail à Evguénia Guinzbourg, celle-ci comprend que ce dernier vient de lui donner les clés du camp. En effet, l'étude des parcours des détenues des camps de travail staliniens montre le rôle central que joue la transmission des règles

¹ Evguenia Guinzbourg, *Le Vertige*, Paris, Le Seuil (coll. Points), 1997, p. 698.

du camp dans les stratégies de survie – à savoir éviter les agressions sexuelles, se nourrir, se soustraire aux travaux physiques les plus difficiles.

Lieux de rééducation par le travail et de répression, les camps de travail staliniens accompagnent la mise en place du régime soviétique, autoritaire, et le nombre de détenus ne cesse d’y croître au fil des grandes vagues de répressions staliniennes, à partir de l’assassinat de Sergueï Kirov. Si en 1934, le nombre de détenus s’élève à 510 307, en 1938, il passe à 820 881, puis bondit à 1 120 000 en 1942 et atteint même le nombre de 2 561 275 en 1950². La proportion de femmes détenues ne cesse d’augmenter. Si ces dernières représentent 6,2 % en 1935, elles sont alors 15 % des détenus en 1942, et 20,4 % en 1950³. À la fin de la période stalinienne, en moyenne, un détenu sur cinq est donc une femme. Après la mort de Staline, le 5 mars 1953, plusieurs campagnes de libération massives vident progressivement les camps⁴.

Les camps de rééducation par le travail sont donc une composante de la société stalinienne. Nicolas Werth estime que, entre les années 1920 et les années 1950, vingt millions de Soviétiques y purgent une peine plus ou moins longue⁵. Le Goulag, dans le sens « Administration principale des camps », fixe les règles des conditions de travail et de vie dans les camps ; les détenus, de leur côté, se les approprient, les contournent ou les adaptent à leur quotidien. L’univers des camps de rééducation par le travail est donc un espace inédit, où se croisent des détenus de nombreuses nationalités (en fonction des vagues de répressions et du contexte international), de différentes classes sociales (du plus pauvre des paysans à l’élite du pays), mais aussi tout simplement des gens de cultures et de modes de vie opposés, plus ou moins habitués ou prédisposés à la violence.

Si les recherches sur le Goulag se sont considérablement renouvelées depuis plusieurs années⁶, la place des femmes dans les camps de travail

² Emma Masson, “Women in the Gulag in the 1930s”, in Melanie Ilic, *Women in the Stalin Era*, Chippenham, Palgrave, 2001 ; Juliette Cadiot, Marc Elie, *Histoire du Goulag*, Paris, La Découverte, 2017 ; Irina Vladimirovna Bezborodova (dir.), V. M. Hrustalev, *Istoriâ stalinskogo Gulaga (konec 1920-h pervââ polovina 1950-h godov)*, [Histoire du Goulag stalinien (de la fin des années 1920 à la première moitié des années 1950)] T. 4 : *Naselenie Gulaga : čislennost’ i usloviâ soderžaniâ* [La population du Goulag : les chiffres et les conditions de la détention], Moskva, ROSSPEN, 2004.

³ *Id.*

⁴ Marc Elie, « Les anciens détenus du Goulag : libérations massives, réinsertion et réhabilitation dans l’URSS poststalinienne : 1953-1964 », thèse sous la direction de Yves Cohen, EHESS, 2007.

⁵ Nicolas Werth, *Goulag, une histoire soviétique*, Paris, Le Seuil, 2019.

⁶ Entre autres : Golfo Alexopoulos, *Illness and Inhumanity in Stalin’s Gulag*, New Haven, Yale University Press, 2017 ; les nombreux travaux de Wilson T. Bell ; Juliette Cadiot, *La société des voleurs*, Paris, EHESS, 2021 ; Martha Craveri, Anne-Marie Losonczy, *Goulag des enfants*, Paris, Belin (coll. « Contemporaines »), 2017 ; Marc Elie, « Les anciens détenus du Goulag : libérations massives, réinsertion et réhabilitation dans l’URSS poststalinienne : 1953-1964 », thèse sous la direction de Yves Cohen, EHESS, 2007 ; Oksana Kis, *Survival as Victory – Ukrainian Women in the Gulag*, Harvard, Harvard University Press, 2021 ; Nicolas Werth, « Les “opérations de masse” de la “Grande Terreur” en URSS (1937-1938) », *Bulletin de l’IHTP*, n° 86, 2006 ; Nicolas Werth, Alexis Berelowitch, *L’État soviétique contre les paysans : rapports secrets de la police politique (Tchéka, GPU, NKVD), 1918-1939*, Paris, Tallandier, 2011,

reste néanmoins un champ d'étude encore récent. Pourtant du fait de leur nombre et de leur sexe, les femmes forment une catégorie spécifique parmi les détenus. Bien souvent prises pour cibles et victimes de répression, leurs stratégies de survie dans les camps diffèrent de celles des hommes et leur sont propres. Comment, dans un monde aussi violent que celui des camps de travail, dans lesquels les hommes, parfois majoritaires, occupent souvent une place de dominant (par leur violence ou leur autorité), une femme peut-elle comprendre le fonctionnement du camp et s'en protéger ? Car face aux événements d'extrême violence, comme les génocides ou les violences de masse, on sait que l'organisation, la capacité à réagir et à s'adapter sont essentiels à la survie des individus. Dans ce cas, comment se caractérise l'agentivité des femmes ?

Si les visions des hommes ont longtemps prévalu⁷, riches de leurs récits notamment sans tabou sur les violences sexuelles faites aux femmes, de plus en plus de témoignages de femmes sont publiés⁸, complétant celui, plus connu, de Evguénia Guinzbourg⁹ par exemple.

Ces témoignages, publiés ou disponibles en ligne¹⁰, peuvent être complétés par les correspondances (précieusement conservées par l'organisation Mémorial¹¹), les objets mais aussi tout ce qui est propre à la sous-culture du Goulag¹². Malgré la difficulté à appréhender le quotidien et surtout l'intimité des détenues des camps de travail, ces sources donnent à comprendre d'une part, comment les détenues se transmettent les règles implicites en vigueur dans les camps de travail pour affronter les difficultés

<https://www.gulagmemories.eu/fr> (site créé par une équipe de chercheurs de l'INED, qui ont notamment collecté et mis en ligne quatre-vingt-cinq témoignages d'anciens déportés ou relégués issus des territoires annexés après la Seconde Guerre mondiale) [consulté en novembre 2023].

⁷ Varlam Chalamov, *Les récits de la Kolyma*, Paris, Verdier, 2003 ; Alexandre Soljenitsyne, *L'archipel du goulag*, op. cit.

⁸ Euphrosinia Kersnovskaïa, *Envers et contre tout*, Paris, Bourgeois, 2021 ; Angela Rohr, *L'exil éternel*, Paris, Les Arènes, 2019.

⁹ Cadre du parti, intellectuelle et universitaire moscovite, Evguénia Guinzbourg est purgée en 1937. Finalement condamnée à 10 ans de camp de travail, elle est envoyée à la Kolyma, dans le sovkhose d'Elguen. Libérée en 1947, elle reste frappée de relégation à la Kolyma. Son récit autobiographique, *Le Vertige* puis *Sous le Ciel de la Kolyma*, est l'un des plus connus en Occident sur le goulag.

¹⁰ Par exemple : <https://www.sakharov-center.ru/asfcd/auth/?t=list&letter=17> [consulté en novembre 2023], du centre Sakharov, centre de défense des droits humains, dissout le 18 août 2023 par le Tribunal municipal de Moscou.

¹¹ Mémorial est une ONG russe de défense des droits de l'Homme et de préservation de la mémoire des victimes du pouvoir soviétique. Structurée en 1989 avec l'aide d'Andrei Sakharov, elle est dissoute par la Cour suprême russe le 21 décembre 2021. Avant sa dissolution, Mémorial possédait une bibliothèque, un musée et des fonds d'archives très riches ouverts au public. Elle est aussi à l'origine de nombreuses bases de données, de publications et d'expositions.

¹² La sous-culture du Goulag est celle habituellement attribuée à la pègre. Elle se compose essentiellement de poèmes, de chansons glorifiant les valeurs et les héros de la pègre. Les tatouages, très symboliques, en sont aussi une composante intéressante pour comprendre les hiérarchies de ce milieu. Enfin, l'argot des camps, qui imprègne par la suite la société soviétique nous renseigne sur la violence des relations dans les camps de travail.

quotidiennes, et d'autre part comment ce qui est vécu dans les camps de travail est raconté au reste de la société soviétique.

Les camps de rééducation par le travail, un monde dominé par les hommes

Le camp, une organisation qui fragilise les femmes

Les camps de travail du Goulag sont présents sur tout le territoire soviétique. On trouve des détenus, *zeks* en russe, sur la plupart des grands chantiers. Ils sont présents dans la zone orientale de la Russie, comme le racontent Varlam Chalamov ou Evguénia Guinzbourg, mais aussi sur le reste du territoire : autour de Moscou, au-delà du cercle polaire, ou à la frontière méridionale.

Administrés par l'Administration principale des camps¹³, les camps de rééducation par le travail¹⁴ sont ouverts en fonction des besoins économiques comme les grands chantiers, les découvertes de gisements ou les constructions de voies de communication. Si le Goulag désigne l'administration des camps sur l'ensemble du territoire, il existe ensuite un maillage local. Des zones géographiques, plus ou moins vastes, sont gérées par des administrations régionales. Ces administrations régissent les camps de rééducation par le travail (production, logement, approvisionnement, etc.) mais aussi les structures inhérentes à la présence des détenus : hôpitaux, orphelinats, vie culturelle, vie du personnel des camps, etc. Les hommes et les femmes circulant dans les camps de rééducation par le travail ont différents statuts. On y trouve tout d'abord les détenu.e.s, qui travaillent sur différents chantiers. Sur ces chantiers, les détenu.e.s côtoient parfois des travailleur.ses libres, venu.e.s chercher des primes liées aux conditions de travail ou à l'éloignement. Toute.s ces détenu.e.s sont ensuite encadré.e.s par un personnel strictement masculin. Quant aux camps, ils sont dirigés par des cadres administratifs masculins. Enfin, dans les hôpitaux, libre ou détenu, le personnel est mixte.

Les femmes sont quant à elles détenues dans la plupart des grands ensembles de camps, et s'il existe des complexes exclusivement masculins, à l'inverse, il n'existe pas de complexe de camps de travail¹⁵ exclusivement féminins. Les femmes cohabitent donc en permanence avec les hommes, dont les baraquements sont plus ou moins éloignés, et sont sous le joug administratif des hommes. Soit le camp accueille des hommes et des femmes, dans le sens où des femmes et des hommes y vivent, certes dans

¹³ En russe, Goulag est l'acronyme de *Glavnoe upravlenie lagerej* [Administration principale des camps].

¹⁴ En russe, ITL, *Ispravitel'no-trudovoj lager'* [Camp de rééducation par le travail, ou camp de travail correctif].

¹⁵ S'il existe des ITL uniquement féminins, les complexes de camps qui se composent de plusieurs ITL sont mixtes.

des espaces différenciés, avec des baraquements éloignés et non mixtes, et dans ce cas, ils se croisent quotidiennement, notamment dans les espaces de travail, quand certains détenus ne dorment pas dans les baraquements de femmes, et inversement. Soit le camp de rééducation par le travail est réservé aux femmes, comme le sovkhose d'Elguen à la Kolyma, mais elles y vivent avec les personnels du camp (gardes et administratifs), les médecins et les travailleurs libres.

Les camps de travail soviétiques sont donc, la plupart du temps, peuplés d'hommes et de femmes, dans des proportions souvent déséquilibrées. Par exemple, le Karlag¹⁶ détient entre 15 000 et 20 000 détenues de 1931 à 1959, sur une population carcérale totale avoisinant les 40 000 à 45 000 détenus¹⁷. Dans certains camps de travail, les proportions de femmes sont moindres. Dans les camps de travail de Bogoslovlag¹⁸ en 1943, Mémorial compte 2 402 femmes, sur 10 843 détenus. Dans certains camps ou complexes de camps, on note donc un ratio d'une femme pour deux hommes, voire une femme pour quatre hommes. Parfois encore moins¹⁹.

Les femmes détenues sont ainsi confrontées à deux situations. Soit elles purgent leur peine dans un camp de femmes, où elles se retrouvent à la merci du personnel des camps et des hommes libres, donc des hommes qui les dominent et exercent pouvoir et violence sur elles. Soit elles sont détenues dans un complexe de camps qui mêlent camps de femmes et camps d'hommes, où elles y sont toujours minoritaires. Elles deviennent alors la cible, en plus du personnel, des autres détenus qui tentent de les séduire, les rudoient, les harcèlent, voire les violent. Les détenus issus de la pègre, accusés de proxénétisme, de meurtres, de viols amènent avec eux, dans les camps, la violence dont ils ont toujours usé dans le monde libre, et la démultiplient.

Certains dessins réalisés par des détenus témoignent aussi d'une sexualisation quotidienne. Dans un dessin au crayon de 1950 (document n° 120), Ūlo-Il'mar Johannesovič Sooster dessine trois hommes allongés, de dos, regardant attentivement derrière des barbelés. Au second plan on remarque une silhouette de femme, de profil. Ce dessin, conservé dans les archives de Mémorial, est accompagné d'une notice expliquant que Sooster est détenu entre 1950 et 1955 dans un camp spécial du Karaganda qui interdit strictement les contacts entre les hommes et les femmes, « sans possibilité

¹⁶ Le camp du Karaganda, situé dans l'oblast du Karanganda, aujourd'hui Kazakhstan, accueille les « épouses de », c'est-à-dire à partir de 1937 les femmes condamnées comme épouses de traîtres à la Patrie, puis les étrangères, notamment les Allemandes, condamnées pour espionnage ou pour trahison.

¹⁷ Mémorial, *Spravočnik « Sistema ispravitel'no-trudovyh lagerej v SSSR »* [Guide du « Système des camps de rééducation par le travail en URSS], Moskva, Zven', 1998.

¹⁸ Le Bogoslovlag est aussi appelé Bogoslovskij ITL. Ce camp est situé dans l'Oural, au nord de Iekaterinbourg, il fonctionne de 1940 à 1949. Il est connu pour avoir accueilli des milliers d'Allemands.

¹⁹ *Id.*

²⁰ © Mémorial, <https://museum.memo.ru/stock/1/3764/> [consulté en novembre 2023].

de rencontre ni de conversation²¹ ». Les hommes doivent alors se contenter de guetter les détenues, tenter de les apercevoir. Ce dessin de Sooster souligne à quel point les femmes (qu'il s'agisse de sexualité ou d'amour) sont une obsession pour les hommes (libres ou détenus) des camps.

Document n° 1

Source : © Mémorial,

<https://museum.memo.ru/stock/1/3764/>



Les femmes, objets de convoitises sexuelles

Plusieurs détenues dites politiques, souvent cadres du parti ou intellectuelles, racontent leur arrivée dans les camps. Accompagnées par des détenues qu'elles connaissent, par des femmes qui ont suivi le même parcours de déportation (de l'arrestation au camp) ou seules, elles découvrent les lois d'un univers qu'elles ne connaissent pas. Leur premier objectif reste le même : échapper aux violences sexuelles. La plupart des détenues célèbres, comme Evguénia Guinzbourg ou Margarete Buber-Neumann²², nous renseignent sur les propositions de relation sexuelle ou amoureuse, ou sur les tentatives de viol. Margarete Buber-Neumann, détenue au Karlag, est abordée alors qu'elle travaille avec son amie Grete Sonntag. Un homme leur propose de la nourriture, qu'elles acceptent, puis une relation sexuelle, sous-entendant que la nourriture n'est pas gratuite. Les deux femmes font celles qui ne comprennent pas, prétextent la barrière de la langue, et se réfugient derrière une forme de naïveté pour ne pas céder à la demande. L'avertissement du détenu est cependant très explicite :

« J'entrepris de le dissuader de ses projets et lui expliquai que nous étions Allemandes et que chez nous, les affaires de ce genre ne se règlent pas de cette manière. Il éclata de rire :

²¹ <https://museum.memo.ru/stock/1/3764/> [consulté en novembre 2023].

²² Margarete Buber-Neumann, née en 1901 et décédée en 1989 est l'une des détenues les plus connues à la fois du Goulag soviétique, et des camps nazis. Communiste allemande, elle se réfugie à Moscou en 1935, avec son mari. En 1937, le couple subit les purges. Alors que son mari est fusillé, Margarete est envoyée au Karlag (aujourd'hui Kazakhstan) en 1938, comme de nombreuses Allemandes. En 1940, suite au Pacte germano-soviétique, elle est livrée à l'Allemagne nazie et internée à Ravensbrück où elle passe cinq ans.

– Ah ! Ah ! Vous êtes Allemandes ? Non, non, vous êtes détenues à Karaganda et si vous ne vous en rendez pas compte, vous mourrez vite de faim²³. »

Cet extrait des mémoires de Margarete Buber-Neumann nous révèle deux choses. La première, incontestable, est que les nouvelles détenues sont systématiquement abordées, plus ou moins violemment – tous les récits des femmes en attestent. La seconde interroge sur le témoignage des détenues politiques. En effet, dans leurs récits, ces dernières racontent avoir systématiquement échappé aux violences sexuelles. Elles mettent ainsi leurs récits sous contrôle et transmettent un catalogage sans nuance des femmes dans les camps, en fonction de leur relation au sexe ou de leur statut de victime dans le camp.

La transmission est donc double : dans le camp et hors des camps. Tout d’abord, la transmission des règles du camp, au quotidien, qui permet la survie ; et la transmission hors des camps, dans les narrations, qui donneraient l’image des détenues politiques hors de toute violence, à rebours des plus vulnérables socialement qui doivent subir prostitution et maltraitance sexuelle. Cette dichotomie, ce catalogage, sont de plus en plus remis en question par les historiens, puisque l’absence de récits des femmes les plus basses de l’échelle sociale constitue un véritable angle mort dans les témoignages de détenues.

Les modalités des transmissions

Le hasard des rencontres

Les lieux de détention révèlent les vulnérabilités des unes et des autres. La maîtrise des codes et des règles est toutefois la seule condition pour survivre. Mais elle doit être connue et transmise. On peut alors se demander ce qui pousse une détenue à partager ses informations.

Les sources testimoniales esquissent deux pistes d’analyse. La première est le fruit de sociabilités construites au hasard des rencontres : une sympathie mutuelle, un moment partagé rompent avec la violence des camps. Dans le cas de Evguénia Guinzbourg, une ancienne la prend sous sa coupe et l’initie aux règles tacites des camps ; elle lui recommande de se marier rapidement, afin de trouver protection et nourriture :

« Essaie de grossir un peu. Et puis nous te chercherons un homme sérieux. Sais-tu qu’ici on rencontre même des chercheurs d’or ? ça veut dire : du beurre, du sucre, du pain blanc... Et même de l’argent²⁴ ! »

L’expérience d’Angela Rohr est particulièrement intéressante et rare car cette détenue fait fi des barrières sociales et culturelles dictées dans les camps de travail. Autrichienne, médecin, elle vit à Moscou, avec son mari.

²³ Margarete Buber-Neumann, *Déportée en Sibérie*, Paris, Le Seuil, 1949, p. 182-183.

²⁴ Evguenia Guinzbourg, *Le Vertige*, op. cit., p. 641.

Elle est arrêtée en 1941, juste après le lancement de l'opération Barbarossa. Pour survivre, elle n'hésite pas à composer avec les politiques et les détenues issues de la pègre. Pendant sa détention, une « voleuse » l'initie donc aux nombreux moyens de survies, qui n'impliquent pas de relations sexuelles, moyens qu'Angela Rohr utilise sans vergogne :

« C'est à cette époque que j'ai fait deux connaissances : une bourgeoise sans couleur et une voleuse. L'une, la bourgeoise justement, m'a donné le secret pour tromper la faim ; je l'ai essayé, mais sans réussir. [...] Le conseil de la voleuse était bien plus réel que cette mastication fictive ; il s'agissait d'une corruption. [...] Le conseil de ma voleuse était d'acheter un tricot pour l'offrir à mon chef d'équipe. [...] Bien que j'aie été sceptique au début par rapport à la tentative de corruption, je m'y suis résolue, même si la chose présentait pour moi des difficultés. Je devais payer vingt roubles pour le tricot, ce que je ne pouvais obtenir qu'en vendant mon pain²⁵. »

Il est donc difficile de survivre seule dans le camp. Les détenues se nourrissent des rencontres et des expériences qu'elles font, devenant de plus en plus rompues aux petites stratégies de survie.

Les solidarités organisées

Mais les sociabilités ne s'expliquent pas toutes uniquement par des relations de sympathie. Tout d'abord, dès la prison, les femmes, dans les cellules, se regroupent par nationalité. Soit elles se connaissent déjà et se fréquentaient dans leurs vies de femmes libres, soit la barrière de la langue les y incite. Depuis les années 1930, les opérations de soviétisation ou de nettoyage des frontières ont rythmé les déportations par nationalité. Le procédé de déportation lui-même incite donc à ces solidarités nationales.

Margarete Buber-Neumann montre parfaitement que les détenues qui partagent la même langue et la même expérience se sentent davantage unies à un groupe, plus solidaires et soutenues, et peuvent plus que d'autres surmonter l'épreuve des camps. Épaulée, entourée par des détenues allemandes, qu'elle connaît parfois déjà, elle décrit les camaraderies entre Allemandes qui partagent leurs rations ou s'échangent les bons procédés. Ici, c'est la transmission d'une culture des camps, d'un « guide de survie », entre Allemandes, qui atténue les difficultés du quotidien.

Le cas des Ukrainiennes mérite aussi d'être cité. Après la Seconde Guerre mondiale, elles constituent le groupe ethnique le plus représenté dans les camps, après les Russes, puisqu'elles sont près de 20 % des détenues. Accusées d'avoir participé à des insurrections, puis arrêtées, ces femmes sont, souvent, des paysannes religieuses²⁶. Leur foi est inhérente à leur identité, et leurs pratiques religieuses émaillent chaque moment de la

²⁵ Angela Rohr, *L'exil éternel*, Paris, Les Arènes, 2019, p. 251-253.

²⁶ Oksana Kis, "Faith as a Shield: Ukrainian Women's Religious Practices as Resistance to Total Dehumanization in the Gulag", en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=4NZHc9ycbUM> [consulté le 6 juin.2021].

journée. Bien qu'interdites dans les camps, Oksana Kis démontre leur existence, à travers des témoignages ou des photographies. Ces femmes sont ainsi soudées par des valeurs extérieures au camp, des valeurs morales très fortes. Les objets qu'elles fabriquent témoignent aussi de cette foi, comme ces nombreuses icônes brodées et ces mouchoirs destinés à protéger les enfants²⁷. La solidarité naît ici d'une culture et d'une expérience commune, d'une nationalité, c'est une véritable sororité, une communauté de pratiques et de valeurs communes, ici religieuses²⁸.

Ces deux exemples illustrent le fonctionnement de femmes endurcies par la résistance à un régime autoritaire, nazi dans le cas des Allemandes et soviétique dans le cas des Ukrainiennes et soudées par des liens de confiance. Ce sont donc des femmes qui savent s'organiser et résister, qualités indispensables pour leur survie.

Le camp dans la vie des femmes, les femmes dans la culture des camps

Les silences des femmes

Nous l'avons vu, les femmes qui témoignent sous leur nom semblent avoir échappé aux agressions sexuelles. Ces témoignages, écrits plusieurs années après la détention, participent ainsi à entretenir les silences qui taisent la sexualité dans les camps de travail staliniens. Alors que les anciens détenus décrivent sans détour les viols et la prostitution²⁹, les femmes quant à elles, ne les évoquent que très rarement et, quand cela est le cas, elles le font de manière édulcorée.

La détenue Geneviève Koffman³⁰, dont les mémoires sont écrites ou retranscrites par Françoise Mores, va encore plus loin. Après avoir dépeint les hommes comme des animaux lors du trajet vers le camp :

« Mais en passant devant un compartiment uniquement rempli d'hommes, je comprends que je viens de faire la plus grosse erreur qui soit ; tous ces êtres qui se jettent sur les barreaux à mon passage comme des bêtes sauvages, pour essayer de me toucher, de m'attraper, de m'agripper, me terrorisent³¹ »,

elle n'en fait plus du tout mention par la suite.

Le récit de Evguénia Guinzbourg pose de la même façon la question. Elle ne parle jamais de son premier mari, Pavel Axionov, cadre comme elle du Parti à Kazan, avant son arrestation, mais seulement de son second mari, le médecin Anton Walter, rencontré dans le camp. Elle décrit leur histoire uniquement sous le prisme d'une histoire d'amour qui s'affranchit du contexte et des conditions exceptionnelles de leur rencontre dans le camp.

²⁷ *Id.*

²⁸ *Id.*

²⁹ Voir par exemple les récits de Varlam Chalamov ou les textes de Alexandre Soljenitsyne.

³⁰ Geneviève Koffman est franco-russe. Elle part en URSS en 1928, puis est victime des purges staliniennes. Déportée en Mordovie, elle y reste jusqu'en 1954. Elle revient en France en 1991.

³¹ Francine Mores, *Une Française dans l'enfer du Goulag*, Paris, Jourdan, 2018, p. 12.

Néanmoins, on peut s'interroger sur la réalité des romances dans les camps de travail. Beaucoup de détenue.s témoignent en effet des rencontres de camp, des « maris de camp » (selon l'argot du camp) que les femmes « épousent » pour obtenir protection, assistance et remparts contre les agressions sexuelles. Ces « maris de camp » offrent souvent un lieu sûr où dormir, de la nourriture, et parfois une bonne place où travailler sans s'épuiser. Margarete Buber-Neumann raconte ainsi comment un coiffeur l'a courtisée à son arrivée :

« Avez-vous déjà un mari de camp ?

Je répondis en riant par la négative. Après une courte pause :

– Ne voulez-vous pas devenir ma femme de camp ? Je gagne vingt-cinq roubles par mois et j'ai de bonnes relations à la cuisine, j'ai de la viande et tout ce que je veux. En outre, je dors dans une chambre séparée, et, si vous devenez ma femme, vous pourrez vous laver tous les jours dans la salle des bains.

Il débitait ce discours comme s'il l'eût appris par cœur. Lorsque j'objectai que tout cela ne suffisait pas encore pour se marier, qu'il fallait tout de même se connaître et s'aimer, il dit :

– Oui, je le comprends, il le faut aussi, mais en Sibérie il est essentiel pour une femme de prendre un mari de camp si elle ne veut pas mourir de faim³². »

Ainsi, quels que soit l'origine sociale et le profil des détenues, avoir un « mari de camp », un protecteur reste l'une des stratégies employées pour échapper aux dangers du camp. Même si les récits de femmes issues de l'élite, comme Evguénia Guinzbourg, tendent à le nier pour assigner ce type d'arrangement à des femmes issues du peuple ou de la pègre – quand elles ne désignent pas clairement ces dernières comme vivant uniquement de vols ou de prostitution.

Le témoignage de Euphrosinia Kersnovskaïa est quant à lui ambivalent. Réédité récemment³³, il mêle textes et dessins. Ces derniers, parfois assez crus, traduisent la violence envers les femmes dans les camps : on y voit des corps souvent nus, décharnés, parfois morts, violentés et la sexualité y est présente. L'œuvre graphique de Kersnovskaïa semble ainsi lever un certain nombre de tabous. En revanche, lorsqu'elle se dessine, elle est davantage spectatrice de ces violences, d'autant qu'elle se représente sous les traits d'un jeune garçon – pantalon, cheveux courts, poitrine plate, chemise d'homme –, sans doute une façon pour elle de s'extraire de la violence qu'elle raconte.

Les femmes qui font le choix de témoigner après l'expérience des camps sont donc dans un processus d'écriture, de réécriture et l'on peut supposer qu'elles contournent ainsi leur expérience de l'intime.

Il en est de même de la correspondance, particulièrement quand les détenues écrivent à leurs enfants. Anna Âkovlevna Klebanova écrit à sa fille

³² Margarete Buber-Neumann, *Déportée en Sibérie*, Paris, Le Seuil, 1949, p. 168-169.

³³ Euphrosinia Kersnovskaïa, *Envers et contre tout*, Paris, Bourgeois, 2021.

Elena du Temlag (situé à 400 km au sud-est de Moscou). Elle lui envoie travaux d'aiguille – un petit sac –, dessins, comptines, loin de sa propre réalité : le lièvre, le corbeau et le renard qui petit-déjeunent en forêt, la comptine amusante du hérisson qui rencontre un chat, la petite fille et les chiots (ensemble de documents n° 2³⁴). Ces ouvrages retranscrivent toute la tendresse et l'amour d'une mère pour sa fille cherchant avant tout à rassurer cette dernière, à maintenir une apparence de normalité dans leurs vies.

Ensemble de documents n° 2

Source : © Mémorial

<https://museum.memo.ru/stock/1/2922/>

<https://museum.memo.ru/stock/1/2923/>

<https://museum.memo.ru/stock/1/2921/>



Alexandra Georgievna Stogova, punie de cinq ans de camps en ITL, écrit à ses filles des lettres (ensemble de documents n° 3³⁵) toujours décorées de petits dessins affectueux. Lumineuses, elles débordent d'amour, de mots tendres : « *Mon petit lapin blanc, mon Allotchka, tendrement aimée, mon petit muquet, ma petite étoile éclairante : souviens-toi que ta maman est toujours, à chaque minute, et de tout son cœur, avec toi, ma joie*³⁶ » – quand elles ne s'enquièrent pas des études de l'une ou de l'entrée à l'école de l'autre. Mais rien ne transpire de son quotidien.

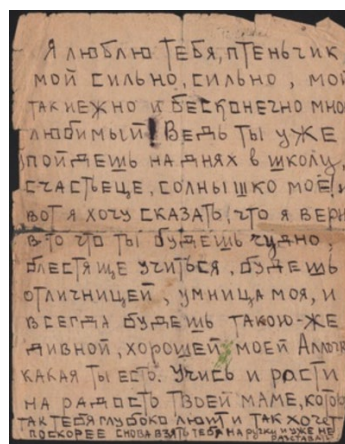
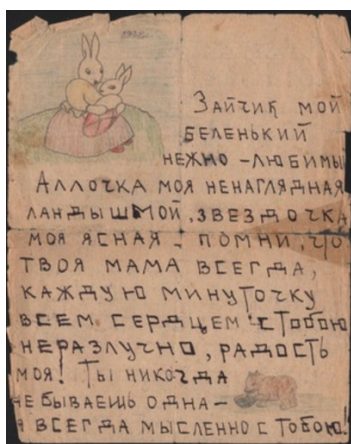
³⁴ © Mémorial, <https://museum.memo.ru/autor/225/> [consulté en novembre 2023]. Anna Âkovlevna Klebanova est arrêtée en 1938, comme épouse de traître à la Patrie et condamnée à cinq années de camp de rééducation par le travail, au Temlag. Son mari est fusillé le 28 juillet 1938. Elle meurt en camp en 1942, officiellement d'une hémorragie cérébrale, sans revoir sa fille. Cette dernière fait don de cette correspondance à Mémorial.

³⁵ © Mémorial, <https://museum.memo.ru/autor/74/> [consulté en novembre 2023]. Alexandra Georgievna Stogova est aussi arrêtée en 1938 comme membre de la famille d'un traître à la patrie, pour ne pas avoir dénoncé son mari. Elle est condamnée à 5 ans de camp, au Temlag, survit à sa détention et retrouve ses filles gardées par sa propre mère après son arrestation.

³⁶ © Mémorial, <https://museum.memo.ru/autor/74/> [consulté en novembre 2023].

Ensemble de documents n° 3

Source : © Mémorial

<https://museum.memo.ru/stock/9/5184/>

Dans les deux cas, le camp disparaît totalement du récit. Les dessins, les mots aimants cherchent à rassurer. Ils effacent la violence et les privations que subissent chaque détenue. Ces femmes, qui ici sont avant tout des mères, mentent par omission pour épargner leurs proches et préserver leur intimité de toute souillure. Chacune espère sortir – d’autant que la peine est courte –, retrouver une vie normale et laisser dans les camps les traumatismes qu’elles ont vécus.

L’argot du goulag, trace de la culture des camps

Si les témoignages des femmes de la pègre n’existent pas dans les sources, le langage des camps, l’argot, a en revanche subsisté.

Après une exposition organisée au Musée du Goulag à Moscou sur les « mots » des camps, un *Dictionnaire de l’argot des camps*³⁷ a été publié. Il permet de mesurer combien les rapports sociaux et la banalisation de la violence sont traduits dans nombre de termes argotiques. Par exemple tous les mots qui ont trait à la femme prennent un double sens : *Banderša* désigne autant une femme qu’une tenancière de maison close ; *Biksa* qualifie à la fois un jeu de hasard, une prostituée ou une femme ; *Marusâ/Macha* nomme sans distinction une fille, une prostituée ou un homosexuel ; *Matras*, quant à lui, désigne aussi bien une femme... qu’un simple matelas. Comme si, par amalgame, on était forcément un peu l’une et l’autre. Dans un autre registre, il existe aussi des termes pour désigner spécifiquement les femmes atteintes de MST, comme *Barabannaâ paločka*, une baguette de tambour, ou, *Zarâžennaâ* (chargée), terme voulant dire aussi selon les circonstances que la femme peut être enceinte (cette dernière expression montre bien le

³⁷ Leonid Gorodin, *Slovar’ russkikh argotizmov, Leksikon katorgi i lagerej imperatorskoj i sovetskoi Rossii* [Dictionnaire des argotismes russes, Lexiques du travail forcé et des camps dans la Russie impériale et soviétique], Moskva, Izdatel’skaâ programma Muzeâ istorii GULAGA i Fonda Pamâti, 2021.

mépris des hommes pour la grossesse, assimilée à une MST). Le registre animal est également utilisé. Les femmes sont tantôt appelées louve *Volčica*, tantôt corneille *Vorona*, oie *Gucynâ*, crapaud *Jaba* ou lièvre *Zajka*. Quand elles ne sont pas tout simplement appelées un trou, *Dyra* voire *dyrka* (un petit trou). On lit aussi nombre d'expressions autour des pratiques sexuelles des femmes. Elles sont désignées, étiquetées en fonction de leurs pratiques – pratiques subies –, à savoir la sodomie ou la fellation.

Ainsi, dans l'argot des camps, toutes les expressions relatives aux femmes désignent, finalement, tout sauf une femme. À ces registres lexicaux, s'ajoutent les expressions répertoriées par Jacques Rossi³⁸ désignant les viols collectifs : « chanter en chœur », « jouer une guitare », « une collective » ou enfin « passer sous un tramway ». Hormis pour la dernière, ces expressions euphémisent considérablement le viol, voire le rendent badin.

Grâce à l'étude des champs lexicaux de l'argot des camps, on note combien les femmes sont enfermées dans un rôle d'objet sexuel inférieurisé. L'argot circulant dans ce milieu finit par imprégner l'ensemble de la société. Ce langage imagé, propre à la pègre, véhicule les stéréotypes affectant les femmes et les relations sexuelles dans et hors des camps. Ainsi la sous-culture du goulag à l'égard des femmes – violences, dévalorisation, sexualisation – se généralise.

Conclusion

En somme, la transmission, dans le cas des camps soviétiques stalinien, est à analyser à différents niveaux. À l'échelle du camp, les « initiées » aux codes du camp, ou celles qui les acquièrent rapidement, voient leur chance de survie augmenter.

Si, au sein du camp, la transmission est directe et sans tabou – et elle doit l'être pour que la détenue esquivé toutes les difficultés –, en revanche, entre le camp et le monde libre, les échanges taisent la réalité des camps pour préserver l'intimité et la dignité des détenues. Car comme le note Michel Heller, « Comment écrire la vérité du camp ? Comment raconter un monde sans morale³⁹ ? ». Et ce d'autant plus lorsqu'on est une femme ?

³⁸ Jacques Rossi, *Manuel du goulag*, Paris, Le Cherche-Midi, 1997.

³⁹ Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Paris, Verdier, 2003, Postface.